

Sources et problématique d'une histoire religieuse de l'esclavage en Guyane : XVIIe-XVIIIe siècles

Vincent Belrose-Huyghues

Citer ce document / Cite this document :

Belrose-Huyghues Vincent. Sources et problématique d'une histoire religieuse de l'esclavage en Guyane : XVIIe-XVIIIe siècles. In: Dialogues d'histoire ancienne, vol. 10, 1984. pp. 397-411;

doi : <https://doi.org/10.3406/dha.1984.1634>

https://www.persee.fr/doc/dha_0755-7256_1984_num_10_1_1634

Fichier pdf généré le 16/05/2018

DHA	10	1984	397 - 412
-----	----	------	-----------

SOURCES ET PROBLÉMATIQUE

D'UNE HISTOIRE RELIGIEUSE DE L'ESCLAVAGE EN GUYANE

XVIIe - XVIIIe siècles

I - LE CADRE HISTORIQUE

Un bref rappel des principaux événements religieux de l'histoire guyanaise me semble un utile préalable dans la mesure où il est très difficile de les trouver dans l'historiographie de cette région, *L'Histoire Universelle des Missions Catholiques* de Monseigneur Delacroix, la mieux informée pour la Guyane, offre à deux endroits un exposé clair et assez détaillé (1). Sur une base amérindienne, dont les composantes religieuses aux XVe-XVIe siècles nous sont connues essentiellement par des témoignages européens et souvent missionnaires, et que l'on a tendance à donner comme immuables et forcément semblables à ce que l'ethnographie des XIXe et XXe siècles nous a révélé, sont venus se greffer des apports multiples. Ces apports n'ont peut-être pas laissé de traces, et n'ont peut-être pas eu d'influence sur le moment ni de conséquences jusqu'à nos jours, mais il appartient à l'historien de les rechercher dans leurs plus fines particularités, afin d'en rendre compte et de les prendre en compte dans une évaluation complète de la situation religieuse à différentes époques.

L'expérience a montré que les tentatives manquées des premiers colons protestants français n'avaient pas marqué les lieux de leur implantation éphémère, mais que leurs témoignages, diffusés en France dans les milieux catholiques, avaient eu une influence sur la vocation missionnaire de leurs successeurs catholiques. «L'appel missionnaire pour les terres lointaines», ainsi que le définit M. Mollat lors du Colloque d'Histoire des Missions en 1980 (2), a pu se nourrir de témoignages, et donc de jugements *a priori* qui venaient d'une perception du monde différente. Il a pu, sur le terrain, modeler la pratique missionnaire dans la même mesure que les particularités du terrain d'évangélisation. Cette démarche se justifie pour le début du XVIIe siècle, lorsque l'on constate que, Protestants ou Catholiques, les colons français pour la Guyane ont en commun la même origine géographique, en gros la Normandie, et que cette même Normandie a fourni pour la mé-

me période l'essentiel du personnel missionnaire de la France, Capucins et prêtres diocésains surtout, mais aussi Jésuites (3).

Après les tentatives huguenotes, l'implantation des Hollandais et des Juifs chassés du Brésil en 1654 me paraît avoir été négligée à divers points de vue. D'abord, les liens entre Huguenots français et hollandais sont souvent ignorés des historiens francophones de la Caraïbe et de l'Amérique équatoriale, alors qu'un centre d'histoire et de généalogie existe à La Haye (4). Il montre les courants économiques et religieux, voire les alliances matrimoniales qui unissent le Portugal à la Normandie, puis aux Pays-Bas, dès le XVe siècle (5), et qui se poursuivent, aux XVIe et XVIIe siècles, par l'apprentissage que les négociants normands font des routes et des méthodes du commerce par l'Atlantique auprès des Juifs portugais et des gens des Pays-Bas, catholiques et huguenots. Le manque de culture historique sur les premiers temps de l'expansion coloniale française, sous Richelieu et Mazarin, me paraît beaucoup plus grave pour la Guyane que pour les Antilles, dans la mesure où cette région conservera les mêmes partenaires tout au long de son histoire : Hollandais d'un côté, Portugais de l'autre et que ces voisins seront pour les colonisateurs français des ennemis ou des collaborateurs au gré des circonstances. L'importance des Hollandais et des Juifs a été révélée pour l'introduction, la première, qu'ils firent d'esclaves africains en Guyane française. L'historiographie relève le fait, et s'en tient là. Or, cet événement est d'une grande importance du point de vue culturel et plus particulièrement religieux, puisque, à diverses reprises, la colonie de Guyane fera appel au Surinam voisin pour pallier l'insuffisante fourniture de main-d'œuvre servile par la Compagnie à Monopole française (notamment en 1713 de façon officielle). Ajoutons qu'entre 1809 et 1817 les Portugais, maîtres de la Guyane, importèrent 2 000 esclaves du Nord-Est du Brésil. Au XVIIIe siècle, ainsi que le relève M.-J. Jolivet (6), c'est par l'intermédiaire des bateaux étrangers venant approvisionner le Surinam, ou par le commerce direct avec ce pays voisin, qu'a été assurée l'importation d'esclaves en Guyane française.

Il serait intéressant de savoir ce que Hollandais et Juifs du Brésil installés en Guyane, puis Hollandais et Juifs du Surinam pensaient de la religion de leurs esclaves, s'ils s'en préoccupaient et s'ils avaient le souci de les convertir au christianisme ou au judaïsme. Sur ces questions il semble bien que la plupart des historiens se contentent d'*a priori* vagues tenant au caractère purement lucratif des rapports que Juifs comme Calvinistes entretenaient avec les populations des mondes d'outre-mer, envers lesquels ils négligèrent délibérément tout prosélytisme religieux (7). Des études poussées sur l'océan Indien ont déjà amené à nuancer ces jugements (8), il faudrait faire de même pour l'Atlantique, d'autant plus qu'un texte de Malouet qui était allé visiter le Surinam en 1777 nous dit : «J'ai vu les Hollandais regretter pour leurs nègres la proscription du culte romain et y tenter la voie des missions» (9).

A ce point, il faudrait ajouter que la participation des Hollandais à la fourniture d'esclaves à la Guyane durant les XVII^e et XVIII^e siècles a donné à la composition ethnique de la classe servile une grande originalité par rapport aux Antilles. Dès 1690, la sucrerie Noël à Rémire compte 12 Fons pour 29 originaires de la côte des Esclaves et 11 Congos (10). De plus, la créolisation de la population servile, très marquée en Martinique au XVIII^e et sans doute aussi en Guadeloupe, n'a jamais été significative en Guyane où les apports ont dû être renouvelés sans cesse. Ainsi, selon les premières estimations de M.-J. Jolivet (qu'il faut enrichir des recherches sur le Surinam de Price et de S. de Groot), les Fanti-Ashanti du Ghana auraient constitué le groupe dominant par sa culture, alors que cette place revient aux Fons du Dahomey, dans les Antilles grandes et petites.

Les témoignages des missionnaires jésuites à la fin du XVII^e et au XVIII^e siècle pourraient nous aider à connaître l'origine de ces Africains introduits par la traite hollandaise et portugaise, puisque l'une des fonctions de curé, ou plutôt «missionnaire des Nègres» comme on disait en Guyane, était d'aller catéchiser les esclaves à leur débarquement avant dispersion dans les habitations, dans les «langues de Guinée» que certains Jésuites maîtrisaient.

Cela nous introduit à la chronologie proprement missionnaire. Elle ne peut commencer avant 1654, date de l'introduction de l'esclavage dans cette partie du monde. Elle commence avec les Capucins et par une contestation. Il est assez étonnant de voir comment les périodes de zèle missionnaire dans les colonies d'Amérique françaises, se sont accompagnées d'une dénonciation de l'esclavage au nom des principes mêmes du christianisme et de l'esprit des missions. Vers 1650, les Capucins estiment que «les fils d'esclaves baptisés et donc nés chrétiens ne peuvent être maintenus en esclavage» (11). Au milieu du XVIII^e siècle, l'intérêt que les Jésuites de toutes les colonies catholiques portaient aux esclaves et l'influence qu'ils semblaient avoir sur eux a peut-être précipité leur perte. Ce point est à souligner, puisque, malgré l'absence de toute recherche documentaire sérieuse, une thèse publiée en Martinique par le CERAG considère, de façon primaire, la christianisation comme un outil de maintien et de contrôle d'un «modèle esclavagiste guyanais» tiré beaucoup plus des lectures théoriques de son auteur que d'une étude sérieuse des sources (12). M.-J. Jolivet elle-même, pour les besoins de sa démonstration, n'hésite pas à affirmer que «les Jésuites qui ont été implantés en Guyane au XVIII^e siècle se sont surtout attachés à christianiser les Indiens, ne s'occupant pour les Noirs que des seuls esclaves de leurs plantations» (13). On sait que rien n'est plus faux, puisque la «cure des Nègres» revenait expressément aux Jésuites affectés à Cayenne. Elle consistait à accueillir les esclaves au débarquement et à visiter les habitations. Ce ministère a été, d'une certaine façon, bien plus suivi que l'évan-

gélisation des Indiens. L'histoire religieuse de l'esclavage devrait s'arrêter avec la première abolition et faire intervenir le témoignage, après la disparition du dernier Jésuite en 1768, des Pères du Saint Esprit, des sœurs grises (Missionnaires de Chartres) et de divers prêtres diocésains dont le repérage, ainsi que le souligne G. Debien, devrait être accompli au préalable (14). La connaissance de cette période (1762-1792) ne fait intervenir jusqu'à présent aucun élément religieux. Il serait intéressant d'y voir se développer ou non l'influence des idées philosophiques, l'abbé Raynal, référence toujours oubliée, ayant pris la peine de consacrer un chapitre de son *Histoire philosophique des Deux Indes* à la Guyane, chapitre, il est vrai, largement inspiré des écrits de Malouet (15). Au terme de ce survol historique il ne faudra pas oublier un trait caractéristique de l'esclavage en Guyane, le marronnage.

L'introduire en termes d'histoire religieuse n'a rien d'original, puisque nos principales sources, administratives ou jésuites, parlent de la persistance de pratiques chrétiennes au milieu des bandes de fugitifs. G. Debien, à partir de divers textes, a soulevé les questions des rapports des missionnaires jésuites avec les marrons et de l'absence de rejet de la religion des anciens maîtres blancs qui mériteraient d'être approfondies, à l'image de ce qui a été fait au Surinam par Price et De Groot, avant que des réponses hâtives et nécessairement inexactes ne soient données (16).

En tout cas, l'importance du marronnage dans les faits et dans la documentation donne à la Guyane la chance de pouvoir évaluer la part de l'évangélisation qui pouvait survivre à l'esclavage, le rôle structurant de la religion chrétienne, la place des missionnaires dans la conscience des esclaves, etc. En adoptant la méthodologie de l'étude des mouvements sociaux que l'on utilise pour l'Europe à l'époque moderne, on doit pouvoir enfin approcher les esclaves, connaître leur point de vue et critiquer le témoignage des maîtres blancs.

Avec les marrons la boucle est bouclée, puisque, regroupés dans la forêt, ils ont adopté le mode de vie des Amérindiens, avec lesquels ils ont établi des relations dont les premières études d'anthropologie et d'histoire montrent l'importance et la complexité. Quelle est la part des influences, de toutes les influences, reçues en Guyane dans la vie religieuse ? Rites et croyances des sociétés de marrons ont-ils suivi un chemin parallèle à celui des sociétés Galibis ? Comparer les deux groupes ne serait-il pas d'un grand intérêt, même si, aujourd'hui, rien ne permet de distinguer à première vue des influences chrétiennes, que ce soit chez les Amérindiens ou chez les Boni de Guyane française ?

II - SOURCES ET MÉTHODOLOGIE

La question des rapports de l'anthropologie à l'histoire à propos du marronnage est déjà une question méthodologique. Alors qu'elle commence

seulement à intéresser certains chercheurs guyanais, elle a fait l'objet d'études très sérieuses dans le pays voisin, le Surinam.

En Guyane française les travaux de J. Hurault, dont la valeur documentaire est incontestable, mais la perspective largement dépassée, servent de base de référence à des «travaux» et «recherches» de qualités diverses qui empruntent aussi beaucoup à G. Debien. On peut y ajouter les compilations souvent fautives qui tiennent lieu de manuels d'histoire de la Guyane (17).

Au Surinam, les anthropologues ont su se dégager d'une simple description des groupes de Noirs réfugiés pour tenter de retrouver la logique de leur formation et la dynamique de leur évolution en faisant largement référence à l'histoire orale et documentaire.

A mon sens l'évaluation des phénomènes religieux à travers l'histoire guyanaise doit abandonner les catégories missionnaires (paganisme, christianisme) ou rationalistes (même si ce rationalisme se prétend marxiste comme chez Cardoso) pour adopter une démarche anthropologique prenant en compte toutes les données de la situation, qu'elles soient d'ordre social, économique ou plus précisément ecclésiastique.

Comme chez nos voisins, cette évaluation complète doit s'accrocher au plus strict respect de la chronologie pour ne pas se laisser aller à des théories explicatives de certains aspects de la réalité d'aujourd'hui.

Pour cela il faut chercher, car bien souvent les hypothèses présentées comme des certitudes reposent sur l'éparpillement chronologique des sources et la disparité de leur nature. La multiplication des bases documentaires est le meilleur garde-fou contre les schémas explicatifs simplistes dont l'utilité politique est évidente, mais qui n'apportent pas grand chose à la connaissance du passé et donc à l'appréhension véritable de la réalité d'aujourd'hui.

Pour connaître l'état de la question, les recherches d'histoire proprement religieuse conduites actuellement en France n'apporteront rien de précis sur la Guyane ni même sur son environnement, mais plutôt sur les orientations nouvelles de l'historiographie française (18). Elles permettront en particulier une large ouverture sur l'ensemble colonial français, perçu dans sa dimension religieuse, sur le monde catholique français de l'Acadie à l'Île Bourbon en passant par la Basse Bretagne. Des parallèles pourront être très utilement tracés entre le petit peuple des paroisses rurales de la France et les esclaves de Guyane sans négliger les engagés et Petits Blancs. Certaines oppositions *a priori* entre l'état de la religion en Europe et dans les Îles à sucre tomberont alors, permettant d'approcher et peut-être de saisir des spécificités plus réelles. Je pense en particulier à une opposition soulevée par M.-J. Jolivet entre rites et dogmes dans la problématique missionnaire, les rites lui semblant avoir été privilégiés, au dépens des dogmes, dans l'enseignement reçu par les esclaves (19).

C'est à partir des travaux relatifs à l'esclavage que l'on a le plus de

chance de rencontrer documents et analyses touchant à la situation religieuse dans les îles et plus particulièrement à la religion des esclaves. G. Debien qui m'a amené à m'intéresser à cette question, en a parfaitement résumé l'état dans la synthèse qu'il a donnée récemment (20). En attendant qu'il parachève la reprise qu'il veut nous donner de ses *Esclaves aux Antilles françaises* paru en 1974, nous lui emprunterons ses considérations sur «Les esclaves et la religion» (p. 249-295) qui sont jusqu'à l'heure actuelle les seules que l'on puisse retenir. Si G. Debien s'intéresse aujourd'hui à la christianisation des esclaves aux Antilles françaises, c'est qu'il est le seul à avoir tenté de dépasser l'histoire de l'église aux Antilles telle qu'elle a été assez abondamment traitée dans la première moitié de ce siècle (21). Sa démarche reste néanmoins prudente. Pour lui c'est par une enquête sur le clergé, institutions, ordres et congrégations, que toute recherche d'histoire religieuse doit commencer et c'est à une évaluation de la christianisation des esclaves, nourrie des témoignages des religieux et des colons, qu'elle doit parvenir. La survivance ou l'intégration des croyances africaines à la pratique et aux dogmes catholiques lui paraît être une certitude inaccessible à toute étude, faute de documents et surtout par manque d'informations sur les religions de l'Afrique. Notre connaissance des religions de l'Afrique n'a cessé de s'améliorer depuis dix ans, beaucoup mieux que celle de l'origine des esclaves de Guyane. Mais les documents religieux, au fur et à mesure des trouvailles, se révèlent plus riches en détails sur ce sujet qu'on ne le pensait alors.

L'évaluation de la christianisation des esclaves à laquelle G. Debien voudrait conduire la recherche n'est, au fond, que le premier acte de courtoisie que tout historien de l'outre-mer colonial se doit de rendre à sa plus grande pourvoyeuse de témoignages et de documents : la mission catholique. C'est elle qui rend possible toute critique des sources politiques et économiques. Il convient donc d'essayer de répondre à la question qui la préoccupe : quel fut son succès, dans quelle mesure contribua-t-elle — quelles que fussent les circonstances — à la diffusion de l'Évangile parmi le genre humain ?

Comment savoir, puisque la correspondance des colons parle peu de religion et encore moins de celle de leurs esclaves et que le témoignage de l'administration reflète bien plus souvent le «souhaité», proche parfois du délire organisationnel, que le «constaté». Les sources religieuses permettent de critiquer les documents des administrations coloniales, mais l'inverse n'est guère possible. On doit donc élargir, par une enquête systématique, le faisceau des documents de nature ou d'origine religieuses et faire jouer tous les témoignages de laïcs, voyageurs de passage dans la colonie, qui n'étaient pas impliqués dans une entreprise sédentaire de longue durée, ce qui les marque immanquablement du syndrome de la maladie administrative. L'idéal serait, en fait, de reprendre le cadre pluridisciplinaire dans lequel une

équipe de chercheurs avait voulu inscrire l'étude de la colonisation d'Ancien Régime en Guyane française (22). Sa démarche consistait à élargir la connaissance de la documentation relative à la Guyane, à en faire l'inventaire et l'analyse et à se limiter, dans un premier temps, à la multiplication des études ponctuelles très documentées, avant toute synthèse. Il semble bien que ce projet ait été abandonné et que les quelques travaux qu'il a permis de réaliser aient été considérés comme définitifs par les quelques étudiants guyanais qui, depuis lors, se sont attaqués au problème de l'esclavage. Remarquons que, si M. Hurault fait état de recherches dans les archives de la Province de France de la Compagnie de Jésus et signale fort utilement un certain nombre de lettres, il n'en a fait dans ses publications aucun usage qui puisse servir à éclairer l'histoire de l'esclavage en Guyane. Les sources religieuses connues peuvent donc être considérées comme inexploitées à ce jour, pour ce qui concerne notre sujet. Encore faut-il considérer qu'une grande partie de ces sources reste à découvrir.

Les Capucins qui, les premiers, firent des séjours prolongés en Guyane, se sont peut-être trouvés en présence d'esclaves africains introduits en 1643 par l'expédition de Poncet de Brétigny (23). Rappelons que le Capucin Pacifique de Provins fut mêlé à la préparation de l'expédition de 1652 et chargea un prêtre provençal, l'abbé de Sisgau, de recruter des prêtres pour y participer. L'un deux, après l'échec, publia une relation dans laquelle il tirait la leçon de l'expérience et proposait des solutions pour remédier à l'anarchie et à l'indiscipline qui régnaient dans les missions (24). Le père Biet, dont on connaît le rapport édité en 1664, n'était pas Capucin, mais prêtre séculier. Il n'en demeure pas moins vrai qu'un certain nombre de rapports établis par les Capucins furent adressés en France et même à Rome, à la Propagande, où j'en ai découvert un que je me propose d'éditer prochainement. On peut espérer de l'étude de ces documents plus de précisions sur la date de la première utilisation d'esclaves africains en Guyane datée traditionnellement de la fuite des Juifs et des Hollandais du Brésil en route pour le Surinam en 1656. Ce qui a été trouvé à Rome peut l'être aussi en Normandie, comme le prouvent les recherches de M. Petitjean-Roget en Martinique, et sans doute aussi au Canada, puisque, à une certaine période, les Capucins s'attribuèrent une juridiction qui allait de l'Acadie à Saint-Christophe pour pouvoir arracher quelques Antilles à leurs concurrents dominicains.

Ces recherches nous renseigneraient peut-être mieux sur le premier établissement religieux de Kourou, repris ensuite par les Jésuites. D'autres recherches à Rome entreprises par l'abbé David dans le cadre de recherches déjà signalées par l'article de Charles Frostin se sont révélées fructueuses. Nous attendons de les dépouiller et d'en faire une analyse qui entrera dans le cadre de nos recherches documentaires et bibliographiques.

C'est à partir de 1651 que les Jésuites, installés aux Antilles, commencent à s'intéresser à la Guyane française. En 1653 le Père Biet contacté par l'abbé de Sisgau participe à l'expédition qui se termine par un échec (25). Il faut donc attendre 1667 avec l'arrivée du Père Grillet pour que le travail des Jésuites français en Guyane devienne effectif. En 1727 les sœurs de Saint Paul de Chartres, dites sœurs grises, viennent les rejoindre à l'hôpital de Cayenne. Plus tard, des missionnaires du Saint-Esprit accompagnent l'expédition de Kourou et demeurent dans le pays jusqu'en 1795 avec des prêtres diocésains qui prennent de plus en plus d'importance après la disparition des Jésuites, en 1768. Un bel exemple des découvertes que nous pouvons espérer faire dans un prochain avenir, nous est donné par des érudits antillais, M. Chatillon et le Père Fabre, qui nous ont révélé une messe en cantiques pour les esclaves de 1763, établie à Cayenne par les pères Jésuites et qui se trouvait jointe à un exemplaire de *La Maison Rustique de Cayenne* écrit par le Chevalier de Préfontaine, instigateur de l'expédition de Kourou (26). Ainsi que le signalent les inventeurs de cette messe, écrite par les Jésuites de Guyane à l'intention des Noirs qu'ils instruisaient et visitaient dans les habitations, nous sommes bien renseignés sur l'apostolat des Jésuites auprès des Indiens. En revanche, il nous reste très peu de témoignages sur leur action auprès des esclaves. Cependant, aux dires du Père Labat, la pratique religieuse à Cayenne était excellente à la différence des Iles. Cette messe nous conforte dans la conviction que la Guyane, par ses sources documentaires comme par ses archives, révélera sans doute beaucoup plus de choses sur l'histoire de cette partie du monde que les Antilles, mais qu'une étroite collaboration avec les chercheurs et érudits antillais et métropolitains est tout à fait indispensable et devrait s'organiser dès à présent. Par ailleurs l'histoire religieuse pourrait s'engager dans trois directions :

- le repérage systématique des sources par un réseau de correspondance et des enquêtes dans les fonds d'archives et les bibliothèques d'Europe et d'Amérique;
- la multiplication des travaux érudits portant sur la période moderne, articles, mémoires, thèses (comme le fait Alyse Rezaire) avec prise en compte des publications existantes, souvent ignorées ou citées sans consultation;
- une nouvelle orientation donnée aux études d'anthropologie pour élargir les travaux existants et fournir des pistes et des hypothèses aux deux démarches précédentes.

Un certain nombre de thèmes d'interrogations posées à l'histoire religieuse viennent à l'esprit presque immédiatement :

- la contestation de l'esclavage a-t-elle été le fait des religieux, ou bien uniquement des esclaves eux-mêmes, par le marronnage et la rébellion ? Plus loin, ne peut-on parler d'une certaine culpabilisation des colons blancs à la fin de notre période, notamment autour du groupe de La Fayette et de

ses expériences à l'habitation La Gabrielle ? N'a-t-elle pas une origine religieuse, même si nous nous trouvons à ce moment-là dans une période de crise de la conscience religieuse européenne comme certains l'ont écrit ? — autre point : la non-contestation de la religion chrétienne par les esclaves ou l'utilisation du langage, des mots comme des gestes chrétiens, pour structurer la liberté dans le marronnage, ne permet-elle pas de remettre en question la prétendue fonction du christianisme dans le système esclavagiste et, si fonction il y a, dans quelle direction va-t-elle ? Ne pourrait-on pas dire à la limite, comme le relevait L. Febvre à propos de la Grande Peur qu'en fait, il n'y a pas de sens du message chrétien, il n'y en a que des utilisations ? Peut-on discerner pendant l'Ancien Régime des réminiscences africaines qui auraient ensuite, pendant la période de la première puis de la deuxième abolition, soit disparu, soit pris des formes différentes et, si réminiscences il y a, quelles en sont les manifestations, quelles en sont les origines ? Ainsi pourrait-on évaluer de façon plus nuancée le problème de la destruction des croyances et pratiques africaines par le christianisme, c'est-à-dire par les missionnaires.

On sait qu'il n'y eut aucun prêtre de couleur aux Iles comme à la terre ferme, en Guyane, durant toute la période de la colonisation de l'Ancien Régime. Le problème de l'accès des Nègres à la prêtrise s'est-il posé ou non ? Par ailleurs ne peut-on trouver dans les pratiques non chrétiennes une récupération de l'image du prêtre qu'il serait intéressant de relier à celle de la non-contestation du christianisme dans le marronnage et à une éventuelle réminiscence de l'influence chrétienne dans les croyances des Noirs réfugiés Boni ou autres ?

Du fait du marronnage, la Guyane française présente en effet de façon particulièrement accentuée le rôle des prêtres comme médiateurs entre maîtres et esclaves et porte peut-être au paroxysme l'atmosphère de paternalisme religieux que l'on a décrit pour les Iles.

Il conviendrait de vérifier si les fléaux, selon les missionnaires, qu'étaient l'immoralité des Nègres, notamment du point de vue matrimonial, et l'attachement aux traditions religieuses importées d'Afrique, étaient ici plus ou moins dénoncés, plus ou moins combattus, quelles étaient en fait les méthodes missionnaires en Guyane ?

Resterait peut-être, en dernier lieu, à voir comment l'atmosphère de réaction anti-catholique qui caractérisa certaines phases de la Révolution française a trouvé ou non un écho en Guyane, ou si, au contraire, jamais le christianisme n'a été contesté et si cette non-contestation ne vient pas du fait qu'il n'a jamais été réellement et profondément accepté. Le christianisme aurait pu n'être que le creuset où ont fusionné des croyances et des pratiques venues par vagues, jusqu'au XXe siècle, aussi bien de France que d'Afrique et des Antilles (27). Une enquête récente et particulièrement

intéressante conduirait à développer cette hypothèse (28). Mais aussi séduisante soit-elle, il ne faut pas perdre de vue qu'entre aujourd'hui et les XVII-XVIII^e siècles existe certainement un hiatus et qu'il nous faut d'abord saisir les caractères spécifiques des religions à ces époques avant de pouvoir retrouver avec certitude des permanences et des continuités.

Vincent BELROSE-HUYGHUES

NOTES

1. DELACROIX, Tome 2, p. 141, 261, 300-305 et 320.
2. M. MOLLAT DU JOURDIN, L'appel des Terres Nouvelles chez les Chrétiens de France (XV^e-XVIII^e s.), 11 pages dactylographiées.
3. B. JACQUELINE, Répertoire d'actes de la Sacrée Congrégation de la Propagande concernant la Normandie (1622-58), in *Cahiers Léopold Delisle* 1968, XVII; J. DELUMEAU, *Le Catholicisme entre Luther et Voltaire*, Paris, P.U.F., 1971.
4. R. COHEN, *The Jewish Nation in Surinam*, Amsterdam, S. Emmerins, 1982. Très bonne bibliographie.
5. M. MOLLAT, *Le Commerce maritime normand à la fin du Moyen Age*, Paris 1952.
6. M.-J. JOLIVET, *La Question...*, p. 85.
7. Pour une vue d'ensemble de ces problèmes voir E.-G. LEONARD, *Histoire générale du Protestantisme*, Paris, P.U.F., 1961, 3 vol.
8. Voir les dépouillements de la *Bibliografia Missionaria* et ma thèse dont le compte rendu du *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français*, juillet, septembre 1981, 349-361, expose les grands thèmes.
9. MALOUE, *Collection de mémoires et correspondances officielles sur l'administration des Colonies*, Paris, an X, 5 v, III. p. 43, édité par F. KRAAL et G. DEBIEN, Plantations et esclaves du Surinam vus par Malouet, in *West Indisch Grid*, vol. 36, janvier 1955, 56-57.
10. G. DEBIEN, Sur une sucrerie à la Guyane en 1690, in les Origines des Esclaves aux Antilles, *Bulletin de l'IFAN* (Dakar), 1964, p. 166-194.
11. MAURILLE de SAINT MICHEL, *Voyage aux Isles Camericanes en l'Amérique*, Le Mans 1652.
12. C.F.S. CARDOSO, *Esclavage colonial...* Il s'agit de l'édition non revue ni mise à jour d'une thèse de III^e Cycle soutenue à Paris X - Nanterre en 1971. Elle ignore complètement les travaux de G. DEBIEN et tous ceux réalisés au Surinam. A ne manipuler qu'avec la plus extrême prudence ! Cette étude ignore complètement les aspects

religieux de l'esclavage, considérant la christianisation comme moyen de maintenir et de contrôler un modèle esclavagiste (p. 144-146), sans d'ailleurs analyser ce fonctionnalisme de la religion.

13. M.-J. JOLIVET, *La Question...* p. 93. Sur l'attitude des Jésuites on se reportera à l'exposé de Charles FROSTIN, Pouvoir royal et missions lointaines : le personnel missionnaire français aux XVIIe et XVIIIe siècles, Colloque de Lyon, mai 1980. *Les Réveils de la conscience missionnaire en France du Moyen-Age à nos jours* – voir du même : Méthodologie missionnaire et sentiment religieux en Amérique française aux 17e et 18e siècles : le cas de Saint Domingue, in *Cahiers d'Histoire*, t. XXIV, 1979, 19-43. L'attitude des Jésuites en Guyane est présentée succinctement par Serge MAM LAM FOUCK dans *La Guyane Française du XVIIIe siècle à 1960* (retiré du commerce) p. 59-61. Si des pièces d'Archives sont parfois données en référence par l'auteur, l'ensemble repose essentiellement sur la compilation et n'apporte donc rien d'original.

14. Correspondance personnelle.

15. Abbé RAYNAL, *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les Deux Indes*, Genève, 1780, 10 vol. Guyane dans vol. 7, 24-67. G. DEBIEN m'a signalé des lettres de l'abbé GRÉGOIRE relatives à la Guyane.

16. Ainsi M.-J. JOLIVET, p. 59 et p. 94.

17. Entre autres, les ouvrages de MM. HENRY, MASSE et JEAN-LOUIS. DELANON, *Les Torches du Gaoulé*, est le dernier en date avec celui de Michel ALIMECK, *Dieu t'a créé, tu as crié !* (Paris, l'auteur, 1980, 153 p.) le seul ouvrage original par les documents et les analyses. Pour mémoire les travaux de A. KARAM et S. MAM LAM FOUCK.

18. Voir l'article de Bernard PLONGERON, Conscience missionnaire et histoire des missions (XII-XXe siècles) dans *Études*, mai 1981, 354-55, p. 673-687 et du même, La Religion populaire, nouveau mythe de notre temps ? dans *Études*, avril 1978, p. 538-540. La problématique avait déjà été soulevée par Yves PEROUAS dans un petit article intitulé Missions intérieures et missions extérieures, elle a été renouvelée par Jean DELUMEAU dans son manuel, *Le Catholicisme entre Luther et Voltaire*.

19. M.-J. JOLIVET, *La Question*, p. 94. MAM LAM FOUCK pour l'opposition supposée entre apostolat chez les Nègres et apostolat chez les Indiens.

20. Les esclaves dans *Histoire des Antilles*.

21. Exposé des travaux dans FROSTIN, Pouvoir royal...

22. En 1959, Jean HURAUULT, Étienne TAILLEMITTE et Mme MARCHAND-THEBAULT entreprenaient une recherche collective sur l'histoire de la colonisation en Guyane; ils y associaient quelques jeunes archivistes et chercheurs du C.N.R.S. intéressés par l'histoire maritime et coloniale ainsi que G. DEBIEN. Cette association a permis la réalisation de *l'Inventaire analytique de la Correspondance générale de la Guyane Française (1651-1790) Série C 14*, du *Catalogue des documents concernant la Guyane Française conservés à la Bibliothèque Nationale*, le projet d'*Inventaire des Minutes de Notaires de la Guyane* et la publication annotée de certains textes par G. DEBIEN et

Sylvie MIROT. Jean HURAUT nous a laissé une Histoire des Noirs réfugiés bonis qui analyse des mémoires de BESSNER (XVIIIe s.), dans *Revue Française d'Histoire d'Outre-Mer*, 1960, 76-137.

23. J. RENNARD, 1954, p. 11-48.

24. B. DEVAULX, dans DELACROIX *Histoire...* tome 2, p. 141.

25. Antoine BIET, *Voyage de la France Equinoxiale en L'Isle de Cayenne*, Paris, 1664. Le Père BIET était curé de Sainte-Geneviève de Senlis.

26. M. CHATILLON, FABRE et ROSEMAIN, Messe en cantiques pour les esclaves, 1763, in *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, n° 52, 1982, 39-63.

27. Une seule étude à ce jour, celle du Père A. CABON, Le clergé de la Guyane sous la Révolution, in *Revue d'Histoire des Colonies*, 37, 1950.

28. Serge MAM LAM FOUCK, Croyances et pratiques magiques chez les Créoles en Guyane, in *Equinoxe* n° 16, 1982, 38-59.

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIES

A

1 - ARCHIVES

- Archives Nationales, Palais Soubise, Correspondance à l'arrivée 1610-1815. Sous série C 14 (Inventaire publié)
- Archives de la Compagnie de Jésus, Province de France, Chantilly. Catalogue sur place, dépouillement pour la Guyane en cours par Mme ALET-REZAIRE.
- Archives de la Compagnie de Jésus (ARSI) à Rome.
- Archives de la Sacrée Congrégation «de Propaganda Fide» (ASCPF). Rome, (Un Guide par Joseph METZLER).
- Bibliothèque Sainte-Geneviève, Paris, des repères dans J. RENNARD et G. DEBIEN.
- Bibliothèque de Port Royal, Paris. Des lettres de l'Abbé Grégoire sur la Guyane signalées par G. DEBIEN.
- Bibliothèque Nationale, Paris; de nouveaux documents signalés par Mme ALET-REZAIRE.

II - OUTILS DE TRAVAIL

- Pour tout ce qui concerne l'histoire d'Outre-Mer, on trouvera le plus grand profit à consulter les bibliographies établies à Rome par la Bibliothèque de l'Universita Urbana, connues sous le nom de :

- *Bibliografia Missionaria* depuis 1935 qui recense chaque année toutes les publications touchant de près ou de loin au christianisme et à son histoire dans le monde.

- La *Bibliotheca Missionum* de Streit est une recension de tous les Documents, Archives et Études sur les Missions chrétiennes dans le monde, depuis les origines jusqu'à 1939. C'est un outil indispensable, presque toujours ignoré.

- METZLER Joseph, éditeur, *Sacrae Congregationis de Propaganda Fide Memoria Rerum*, Roma-Freiburg, Herder, 1972, 3 vol. C'est l'introduction obligée à toute recherche dans ce qui peut être conservé à Rome, non seulement aux Archives et à la Bibliothèque de la Propagande, mais aussi dans les Archives des chapitres généraux des différents cadres et congrégations missionnaires.

B - OUVRAGES SUR LA GUYANE

- DEVEZE M., *Les Guyanes*, Paris, P.U.F., 1968.
- JOLIVET Marie-José, *La Question Créole - Essai de sociologie sur la Guyane Française*, Paris, ORSTOM; la meilleure introduction aux problèmes de l'histoire guyanaise.

C - HISTOIRE RELIGIEUSE

- DELACROIX Mgr. S., *Histoire Universelle des Missions Catholiques*, Paris Grund, 1957, 4 vol.
- RENNARD J., *Essai bibliographique sur l'histoire religieuse des Antilles Françaises*, Paris, s. d. 94 p.
- RENNARD J., *Histoire religieuse des Antilles Françaises des origines à 1914*, Paris, 1954, 448 p. La Guyane y est abordée à propos des Jésuites, p. 185-192.

POUR LA GUYANE

- ALET-REZAIRE Alyze, *Les Jésuites : La Mission de la Guyane Française 1651-1768*, D.E.A. Montpellier, 1982, dactylographié, 2 x 28 p. La seule étude sur l'histoire du christianisme en Guyane entreprise à ce jour.

D - HISTOIRE DE L'ESCLAVAGE

- DEBIEN Gabriel, *Les esclaves aux Antilles Françaises*, Fort-de-France, Basse-Terre, Société d'Histoire, 1974, 529 p.
- DEBIEN Gabriel, Les esclaves, dans *Histoire des Antilles et de la Guyane* sous la direction de Pierre PLUCHON, Toulouse, Privat, 1982, p. 141-161. Une bonne, quoique brève, mise au point de l'état de la question religieuse et des perspectives de recherche p. 155.
- GISLER Antoine, *L'esclavage aux Antilles Françaises (XVIIe - XIXe s.) Contribution au problème de l'esclavage*, Fribourg, édit. universitaire, 1965, 213 p. Une réédition en a été faite récemment. G. DEBIEN relève avec juste raison la 3e partie intitulée «Les missionnaires» (p. 151-208) comme la plus originale de l'ouvrage. Elle n'a pas été dépassée pour la Martinique mais contient peu de choses sur la Guyane proprement dite.

– MEYER Jean, *Les Européens et les autres, de Cortès à Washington*, Paris, A. Colin, 1975, 367 p. Un élargissement des champs de l'histoire des colonies dans lequel la religion prend des dimensions nouvelles.

SUR LA GUYANE ET LES GUYANES

– CARDOSO Ciro Flamarion Santana, *Esclavage colonial et Économie, Contribution à l'Étude des Sociétés Esclavagistes d'Amérique à partir du cas de la Guyane Française au XVIIIe siècle*, Cahier du CERAG (Fort-de-France) n° 39, juillet 1982, Tome 1 (seul paru) 247 p.

– DE GROOT Silvia W., *The Boni Maroon War. 1765-1793, Surinam and French Guyana*, *Boletín de Estudios Latinoamericanos y del Caribe*, 1975, p. 30-48.

– DE GROOT Silvia W., *From Isolation Towards Integration. The Surinam Maroons and their colonial rulers*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1977, XI-113 p. Peut servir d'introduction bibliographique à l'étude du marronage en Guyane. Cite not. R.A.J. VAN LIER, *Frontier Society. A Social Analysis of the History of Surinam*, 1971.

– GOUBERT Martine, *La Guyane Française à la fin du règne de Louis XV*, Paris, 1969 (Maîtrise dactylographiée).

– KARAM Antoine, *Étude de l'esclavage en Guyane Française au XVIIIe s.*, Mémoire de Maîtrise, Vincennes-Paris VIII, 1975.

Typologie des esclaves de la Guyane Française, *RGHG*, n° 3, 1977.

– MAM LAM FOUCK Serge, *Notes sur l'esclavage en Guyane et aux Antilles Françaises au XVIIIe siècle*, *R.G.H.G.* n° 2, 1976.

– MARCHAND-THEBAULT, *L'Esclavage en Guyane Française sous l'Ancien Régime*, in *Revue Française d'Histoire d'Outre-Mer*, 1960, 1, p. 1-75.

– PRICE Richard, *The Guiana Maroons. A Historical and bibliographical Introduction*, The Johns Hopkins University Press, 1976.

– PRICE Richard, *Saramaka Social structure : analysis of a maroons society in Surinam*, in *Caribbens monograph series*, n° 12 (Puerto Rico), 1975, 177 p.

– TARRADE Jean, *Affranchis et gens de couleur libres à la Guyane à la fin du XVIIIe siècle*, in *R.F.H.O.M.*, J.-M., 1982, p. 80-116.

– QUEIROS-MATOSSO Katia M. de, *Etre esclave au Brésil XVIe-XIXe siècles*, Paris, Hachette 1979, 317 p. Tient compte de certains travaux de Alice CANABRAVA sur la Guyane Française dont s'est aussi inspiré Ciro CARDOSO.